

# MES MANTEAUX DE FOURRURE

Par Vũ Thiện Đắc JJR 64



Étudiant à Paris et travaillant à mi-temps vers 1970, je m'étais acheté une Renault 4 d'occasion. Elle était très pratique, petite à l'extérieur pour me garer facilement mais assez grande à l'intérieur pour transporter des objets encombrants, avec une cinquième porte qui facilitait le chargement et le déchargement. Cette cinquième porte lui donnait l'aspect d'une voiture de livraison et donc elle n'attirait personne. Comme pour certaines femmes, il ne faut pas se fier aux apparences et il faut de la patience pour les connaître et découvrir qu'elles sont des perles cachées.

Quand une demoiselle s'invitait dans mon véhicule, je savais bien que ce n'était pas pour ma belle voiture, mais pour transporter quelque objet lourd ou volumineux. Un beau jour, la jeune et jolie tante d'un ami cher me téléphona pour m'inviter à l'accompagner à l'hôtel Drouot, le quartier général des ventes aux enchères, avec une de ses camarades de Fac. C'était une chère amie, intelligente et cultivée, qui me faisait apprécier ses talents culinaires exceptionnels chaque fois que son neveu, mon ami, venait de l'étranger rendre visite à sa gracieuse sœur et qu'il souhaitait inviter ses amis chez elle. Je me demandai quel était l'objet de ses désirs qui nécessitait un transport en voiture. Mais je ne lui posai pas de question, sachant que je le saurais bien assez tôt. De mon côté, cette invitation tombait bien. J'avais, moi aussi, envie d'acheter quelque chose au supercentre des enchères.

Sur place, nous visitâmes d'abord la salle de vente des tapis, dont les plus coûteux étaient exposés sur les murs. J'en remarquai un exceptionnellement beau et le montrai du doigt à mes compagnes, quand tout à coup je vis de nombreux regards se porter sur moi. C'était à ce moment là que j'appris que lorsque quelqu'un levait le doigt, cela signifiait qu'il enchérissait. Le commissaire-priseur avait cru que j'étais le dernier enchérisseur, et m'avait fait signe que mon enchère avait été acceptée. Après dissipation du malentendu et mes excuses, nous restâmes encore un moment pour suivre les ventes, mais mes compagnes ne firent aucune enchère.



La salle suivante était réservée aux manteaux.

Quelques semaines plus tôt, un ami avait frappé à ma porte (notre regretté Nguyễn Phúc Nguyễn). Vu l'heure tardive, il ne pouvait plus retourner chez lui en banlieue, car il n'y avait plus de transport en commun. Je l'avais donc invité à passer la nuit dans ma chambre d'étudiant, sur un matelas de fortune. Il portait un très beau manteau de fourrure. Cette mode avait été lancée, peu de temps avant, par les deux plus grandes vedettes masculines du cinéma français de l'époque, Alain Delon et Jean-Paul Belmondo. Mon ami était très fier de son manteau et me communiqua un peu de son enthousiasme pour ce vêtement prestigieux qui attirait l'attention.

C'était donc un manteau de fourrure que je voulais m'acheter à l'hôtel Drouot. J'avais repéré un grand lot, qui comprenait un manteau de laine et sept manteaux de fourrure, dont l'un avait des poils très longs et très

doux au toucher. Je voulais ce lot, et je l'obtins sur une enchère de trois cents francs. Après conversion en devise moderne, ce montant équivaldrait à 50 euros. Incroyable en 2020, mais vrai cinquante ans auparavant.

Mes compagnes continuaient à suivre les enchères de manteaux, tandis que j'examinais mes nouvelles acquisitions. Le manteau de laine était sans trace d'usure aux poignets, ni au col, mais je n'en avais pas vraiment besoin. Je le glissai doucement sous ma chaise pour m'en débarrasser, quand un voisin arabe, assis juste derrière moi, me proposa de l'acheter pour cent francs. Cette vente inattendue changea mes plans. Initialement, j'avais l'intention de sélectionner soigneusement le plus beau manteau, pour mon usage personnel, puis de jeter les autres à la poubelle.

Après notre passage à l'hôtel Drouot, je ramenai chez elles mes compagnes qui n'avaient finalement, rien acheté, et je retournai chez moi. En rentrant dans mon foyer d'étudiants, portant mon très gros carton rempli de fourrures, je tombai sur la directrice de la résidence. Pour satisfaire sa curiosité, bien féminine, je lui racontai mon aventure à l'hôtel Drouot, y compris la vente inespérée du manteau de laine.

Les femmes sont presque toutes irrésistiblement attirées par les manteaux de fourrure. Elle voulut voir de près tous mes sept manteaux. Elle tomba amoureuse d'un beau manteau pour femme en astrakan, presque neuf, qui lui allait parfaitement. Comme je n'avais pas l'esprit commerçant, je le lui laissai pour cent francs. Si je lui avais demandé trois fois ce prix, elle aurait certainement accepté avec joie. Je profitai de l'occasion pour lui demander l'autorisation d'exposer, pour les vendre, cinq manteaux de fourrure dans le salon de la résidence.

Compte tenu des faibles moyens des jeunes résidents, je fixai mon prix le plus bas possible, soit cent francs par manteau. Mon premier client se décida très rapidement. Il était tellement heureux de montrer sa nouvelle élégance, qu'il devint mon mannequin d'exposition. En moins de trois heures, j'avais liquidé tout mon stock. Grâce à moi, mon foyer devint l'unique résidence d'étudiants de Paris, où l'on pouvait voir des jeunes entrer ou sortir en manteau de fourrure.

Après ces ventes, je me retrouvais avec un beau manteau de fourrure qui ne m'avait pas coûté un seul sou, et avec quatre cents francs dans mes poches. Mais l'histoire ne s'arrêtait pas là. Portant mon manteau, j'avais constaté que je n'aimais pas trop être le centre de l'attention. Finalement, je le vendis pour la modique somme de trois cents francs.

Décidément, en ce bas monde, il est donc bien vrai, que c'est toujours ces sacrés commerçants, de tout poil, qui s'enrichissent le plus, sur notre dos ! Comme dirait mon grand-père : Phi Thương Bất Phú.

